

## Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 15, numéro 3, décembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302150ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302150ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Daveluy, M.-C. (1961). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(3), 466–472.  
<https://doi.org/10.7202/302150ar>

## BIBLIOGRAPHIE

*Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal*

(1639-1663)

*accompagnée de notes critiques et historiques*

### DEUXIÈME PARTIE

*Bio-Bibliographie des Associés de Montréal*

(suite)

— 1643 —

41. — AILLEBOUST (Marie-Barbe de Boullongne), MADAME LOUIS D', 1618 ?-1685. Femme du troisième gouverneur de la Nouvelle-France. Fondatrice, de concert avec le Père Chaumonot, jésuite, de la Confrérie de la Sainte-Famille à Montréal (1663).

#### A. — NOTES BIOGRAPHIQUES

Barbe de Boullongne naquit à Ravières, comté de Tonnerre, dans la province de Champagne, vers 1618<sup>9</sup>. Elle était la fille de Florentin de Boullongne et d'Eustache Quéan.

Nous ne connaissons aucun détail sur les années de sa jeunesse. Nous savons seulement qu'elle eut deux sœurs un peu plus âgées qu'elle. L'une, Philippine, devait la suivre au Canada et s'y faire religieuse; l'autre entrerait dans une abbaye de Bénédictines en France. En 1638 Barbe accompagnait sa mère, veuve depuis quelques années, dans un voyage à Paris. Le but de ce séjour dans la Capitale n'était autre que la célébration du mariage de Barbe qui comptait vingt ans, avec Louis d'Ailleboust, chevalier, sieur de Coulonge, un jeune ingénieur militaire de vingt-six ans.

---

<sup>9</sup> Dans son Acte de sépulture, Madame d'Ailleboust qui décédait le 7 juin 1685, est dite « agée de soixante-sept ans, ou environ [...] ». Voir les Archives de la Cathédrale de Québec, registres des sépultures. Cité par Ernest Gagnon, *Louis d'Ailleboust* (deuxième éd. revue, Montréal, 1931), 20.

Dans notre numéro de juin 1961 nous avons fait la biographie de Louis d'Ailleboust. L'on voudra bien se reporter à ces pages pour de plus amples détails sur la vie commune des d'Ailleboust, de 1638 à 1660. Nous y avons vu combien l'initiation aux œuvres d'apostolat du poste se fit rapidement avec l'aide de Jeanne Mance. Madame d'Ailleboust voulut y joindre l'étude des langues sauvages sous la direction du Père Druillettes, l'aumônier, qui était un parfait linguiste. Elle y fit des progrès étonnants. La *Relation* de 1647 nous signale à ce sujet un trait qui ne manque pas d'originalité. « Un couple algonquin se présenta un jour devant Mme d'Ailleboust. Le jeune sauvage lui dit : « Nous voulons nous marier et nous nous sommes promis ; *tu sais parler le sauvage comme nous et tu nous comprends bien ; viens donc nous marier dans l'église puisque le Père est absent.* » A cause précisément de l'intérêt que la belle jeune femme portait aux Algonquins, ceux-ci l'avaient surnommée *Chahouerindamaquetch*. Le nom nous semble bien barbare, mais sa traduction constitue un touchant hommage à la charité de Madame d'Ailleboust : « Celle qui a pitié de nous dans notre misère. » (*Ibid*).

A la nomination de son mari comme gouverneur de la Nouvelle-France, Barbe d'Ailleboust dut quitter Ville-Marie et les époux vinrent s'installer au Fort Saint-Louis, à Québec.<sup>10</sup> Barbe d'Ailleboust devenait « la première dame du pays ». Bien peu pouvaient comme elle occuper avec grâce, dignité et bonté, ce haut poste. Sincèrement attachée à sa nouvelle patrie, elle allait en donner des preuves constantes. On peut dire, écrit Ernest Gagnon (*op. cit.*, 49), que durant toute sa vie canadienne — qui ne dura pas moins de quarante-deux ans — il lui fut donné, comme à un illustre personnage de l'époque de « répandre les bienfaits et recueillir l'amour ». Il écrit encore (*op. cit.*, 151) : « Seule des châtelaines qui habitèrent le Fort Saint-Louis sous le régime français, Madame d'Ailleboust voulut finir ses jours dans la colonie. »

Après dix années passées dans la capitale, M. et Madame d'Ailleboust revinrent dans le cher Ville-Marie que tous deux avaient souvent visité et aidé de bien des manières, durant leur absence. M. d'Ailleboust rendit encore un suprême et dernier service au poste de Montréal. « Il s'occupa de fortifier le point culminant du coteau Saint-Louis et de jeter les premières bases de la Citadelle de Montréal. » Il mourut peu après le 31 mai 1660.

<sup>10</sup> M. et Mme d'Ailleboust se retirèrent, après trois années d'épuisants travaux, dans leur propriété de Coulonges, aujourd'hui « Bois de Coulonges », la résidence officielle des lieutenants-gouverneurs de la province de Québec. Longtemps elle porta le nom de Spencer Wood.

Veuve, sans enfants,<sup>11</sup> âgée de quarante-deux ans seulement, elle fut reprise du désir de se faire religieuse chez les Ursulines de Québec. Elle avait tenté d'y faire son noviciat en 1653, du vivant de son mari et avec son consentement. Mais elle avait dû reconnaître que « l'entreprise était au-dessus de ses forces ». Cette fois peut-être pourrait-elle réussir dans ses projets de vie religieuse. Un obstacle se dressa aussitôt devant elle. Sa fortune considérable requerrait tout son temps comme administratrice. Il lui fallut différer son départ pour le Monastère des Ursulines jusqu'en 1663. C'est avant son éloignement définitif de Ville-Marie que Madame d'Ailleboust résolut d'y fonder, avec l'approbation et l'aide du Père Chaumonot, jésuite (1611-1693), une confrérie de la Sainte-Famille. Voici le témoignage du religieux sur cette fondation. Il l'inséra dans l'*Autobiographie* qu'il écrivit en 1688 sur l'ordre de ses supérieurs :

En 1662, je fus choisi par Monseigneur de Laval et par notre Père Supérieur pour secourir les habitants de Montréal, qui étaient dans une extrême nécessité de vivres. On leur en envoya par la barque qui me portait [...]. Dès mon arrivée à Montréal, j'eus le bien de faire connaissance avec Madame d'Ailleboust qui m'avait été recommandée par le Père Jérôme Lalemant, notre supérieur qui avait été son directeur à Québec [...]. Comme je la reconnus aussitôt pour une femme de vertu, d'esprit et de conduite, je la priai de se charger des vivres qu'on m'avait confiés à mon départ de Québec et d'en faire la distribution, de quoi elle s'acquitta à la satisfaction de tous les nécessiteux pendant que je voyais à leur spirituel.

*Cette dame, dont le mari avait été deux fois gouverneur de la Nouvelle-France, eut la pensée,*

---

<sup>11</sup> « Une erreur du *Dictionnaire généalogique* [de Monseigneur Tanquay] a fait croire qu'une fille était née du mariage de Louis d'Ailleboust et de Marie-Barbe de Boullongne [...] Une lettre adressée à ce sujet, au Père Charles Lalemant par Madame d'Ailleboust elle-même, le 8 août 1664, fait par avance justice de cette erreur. » (Voir Gagnon, *op. cit.*, 149, note 1). Une copie authentique de la lettre de Madame d'Ailleboust est conservée aux Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec. M. de Maisonneuve signa aussi une déclaration assermentée affirmant le fait que M. d'Ailleboust était « décédé sans avoir laissé aucuns enfans procréés du mariage d'entre luy et Dame Barbe de Boullongne, son épouse [...] Québec, 12 août 1664 ». Enfin, on sait que Mère Juchereau de Saint-Ignace, dans ses *Mémoires* (éd. Dom Albert Jamet, 1942), parle d'un vœu de virginité prononcé par Madame d'Ailleboust. Dom Jamet dit, dans une note, (*ibid.*, 82) « que le ménage d'Ailleboust pratiquait toutes les vertus de la vie religieuse dans le monde ».

*pendant que j'étais à Montréal de trouver quelque puissant et efficace moyen de réformer les familles chrétiennes sur le modèle de la Sainte-Famille du Verbe Incarné en instituant une société ou confrérie où l'on fût instruit de la manière dont on pouvait, dans le monde même, imiter Jésus, Marie, Joseph. (Autobiographie [...] et son complément par le R.P. F[élix] Martin [S.J.]. Paris, Oudin, 1885).<sup>12</sup>*

Madame d'Ailleboust entra donc pour la seconde fois au Monastère des Ursulines en 1663. Elle comptait 45 ans. Cette tentative de vie monastique ne fut pas plus heureuse que celle de 1653. Dans l'*Histoire du Monastère des Ursulines de Québec* (I: 260), la narratrice anonyme s'en explique là-dessus avec une naïveté charmante :

Elle [Madame d'Ailleboust] avait peine à se passer du secours d'une femme de chambre, et ne pouvait s'habituer aux petits sacrifices de la vie uniforme de communauté que la grâce rend cependant si faciles aux personnes qui l'embrassent avec une vraie vocation.

Après huit ou neuf mois d'épreuve, on la vit reprendre dans le monde ses occupations charitables. Peu après sa sortie du cloître, Mgr de Laval l'invitait à organiser et à prendre la direction, à Québec, de la Confrérie de la Sainte-Famille qu'il constituait définitivement, par lettres patentes, le 14 mars 1664. Madame d'Ailleboust demeurait alors, comme dame pensionnaire, au Monastère des Ursulines. Mais à cette mission que lui confiait Mgr de Laval, Madame d'Ailleboust y joignit d'autres œuvres urgentes. Des événements considérables avaient transformé, depuis quelque temps, la vie et les institutions québécoises. En 1663 d'abord, on vit disparaître la Compagnie des Cent-Associés, car le roi Louis XIV tenait à diriger lui-même dorénavant sa colonie d'outre-mer. En vue de mettre fin aux incursions iroquoises, il avait donné à la Nouvelle-France, un lieutenant général aussi habile que distingué et fort pieux, Alexandre de Prouville de Tracy. Il débarquait à Québec en juin 1665 avec plusieurs régiments. Puis, durant l'été, le Colonel de Salières parut à son tour, amenant de France un bon nombre

<sup>12</sup> Voir aussi, sur la Confrérie de la Sainte-Famille et son histoire, un numéro spécial des *Ecoles de bonheur*, préparé par Monseigneur Albert Tessier, P.A., historien et visiteur en chef des Instituts familiaux de la province de Québec, et l'abbé Paul-H. Carignan, secrétaire de la rédaction et visiteur propagandiste des mêmes Instituts (Québec, mars 1959, no 18). On y trouve un choix heureux de textes historiques et d'informations.

des Compagnies du célèbre régiment de Carignan, d'autres devant suivre en septembre. Les effectifs de l'armée, chargée de dompter les Iroquois, se chiffèrent bientôt à 1,200 hommes environ. Mais ces merveilleux secours qui arrivaient à point pour redonner vie à une Nouvelle-France épuisée, décimée, n'empêchèrent point quelques revers de se produire. Cent trente soldats étaient débarqués à Québec fort malades, atteints d'une fièvre contagieuse. Il eurent tôt fait de remplir les salles de l'Hôtel-Dieu de Québec, causant aux Hospitalières, trop peu nombreuses, des fatigues excessives. Quelques-unes y succombèrent. Il fallut appeler à l'aide quelques dames de charité. On devine aisément que Mme d'Ailleboust, bien avant cet appel, était accourue auprès des malades. Ce fut sans doute la vision de cette grande dame charitable, toujours belle, agréable et si ingénieuse quand il s'agissait de soulager et de reconforter les contagieux, qui impressionna quelques hautes personnalités venues de France, tel M. de Courcelles, le nouveau gouverneur, et tel aussi le brillant intendant, Messire Jean Talon. Un sentiment plus tendre se mêla bientôt à leur admiration et Madame d'Ailleboust dut entendre un jour leurs propositions de mariage. C'est la Mère Juchereau de Saint-Ignace qui a relaté ces incidents dans ses *Mémoires*.

Plusieurs personnes d'un rang distingué, écrit-elle en substance, l'avaient recherchée dans son veuvage [...] Elle refusa constamment les partis les plus avantageux [...]

Puis, elle nous trace en quelques lignes le tableau de la vie que mena Madame d'Ailleboust durant les quinze dernières années de sa vie (1670-1685) :

Pour vivre d'une manière plus retirée, plus conforme à la perfection dont elle faisait profession, elle se donna à notre Communauté en qualité de pensionnaire perpétuelle [...] Nous la logeâmes dans un appartement dépendant de notre Communauté, qui n'était pas cependant de la maison [...] Nous la visitions souvent [...] ne sortant jamais d'avec elle sans ressentir de grands désirs d'être tout à Dieu [...] Notre-Seigneur, continue-t-elle, honorait cette sainte âme de plusieurs connaissances [mystiques] extraordinaires [...]

En devenant pensionnaire perpétuelle, Madame d'Ailleboust faisait don, à l'Hôtel-Dieu de Québec, de tous les biens dont elle pouvait disposer sans faire tort à ses héritiers. Elle y réussit, mais non sans qu'il y eut quelques contestations comme

le prouvent plusieurs documents conservés parmi les « papiers d'Ailleboust » aux Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec. Les religieuses partagèrent les biens reçus, terres, maisons, rentes en France et quantité de meubles, entre la Communauté et l'Hôpital afin d'obéir à la volonté formellement exprimée à ce sujet par Monseigneur de Laval. Madame d'Ailleboust mourut le 7 juin 1685, ayant auprès d'elle des Hospitalières et cette fidèle mais acariâtre personne, Edmée Chastel, l'ancienne compagne de Marguerite Bourgeoys, devenue sa suivante depuis de nombreuses années et dont elle avait assuré l'avenir par contrat. Madame d'Ailleboust fut inhumée le lendemain dans le caveau commun des religieuses.

Cette associée de Montréal avait vécu longtemps et combien volontiers à Ville-Marie, à l'Hôpital de Jeanne Mance dont elle demeurait une des bienfaitrices. Les premières hospitalières, avec lesquelles elle soignait les blessés et les malades de 1659 à 1663, l'estimaient profondément. Sœur Morin, dans ses *Annales*, mentionne son nom avec reconnaissance. Lorsque Madame d'Ailleboust eut la pensée de fonder la Confrérie de la Sainte-Famille à Montréal, songeait-elle que l'esprit des fondateurs de Ville-Marie l'inspirait et la soutenait ? Les Associés de Montréal n'avaient-ils pas, le 27 février 1642, à Notre-Dame-de-Paris, consacré la ville future à la Sainte-Famille de Jésus, Marie, Joseph ? La dévotion à la Sainte-Famille si chère à Monsieur de La Dauversière, — à Monsieur de Maisonneuve aussi, rappelons sa création en 1663 de la Milice de la Sainte-Famille — prenait un nouvel essor, grâce à Madame d'Ailleboust. Elle en maintenait vraiment la traditionnelle efficacité.

#### B. — ÉCRITS PERSONNELS

Les Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec contiennent de nombreuses pièces diplomatiques dans ce qu'on désigne sous le nom de « Papiers d'Ailleboust ». Nous en avons mentionné quelques documents précieux à travers notre esquisse biographique sur Madame Barbe de Boullongne d'Ailleboust. Les Archives judiciaires et aussi celles de l'Hôtel-Dieu, à Montréal, seront consultées avec profit.

#### C. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

On trouve, dans les œuvres de M. Faillon, notamment dans son *Histoire de la colonie française*, de nombreuses citations sur Madame d'Ailleboust. Nous savons à quelles sources le savant

sulpicien avait puisé: les *Relations des Jésuites*, le *Journal des Jésuites*, l'*Histoire du Montréal* de Dollier de Casson, les *Mémoires* de Sœur Morin, et surtout ceux si précieux de Mère Juchereau de Saint-Ignace, etc.

Nous avons décrit dans la bibliographie de Louis d'Ailleboust de Coulonge, deux ouvrages (nos 253 et 254) publiés en 1917 et en 1931. Aegidius Fauteux, auteur de la *Famille d'Ailleboust* et Ernest Gagnon, auteur de *Louis d'Ailleboust [1612-1660]*, sont des érudits qui ne nous déçoivent jamais. Leurs travaux nous apportent de l'inédit, grâce à leurs minutieuses recherches autour des sources originales qu'ils excellent à découvrir. Nous recommandons la lecture des deux œuvres ci-dessus mentionnées pour mieux connaître, dans son cadre ancien, la vie de Barbe de Boullongne d'Ailleboust. Quant aux rappels d'ouvrages, le lecteur voudra bien se reporter à la Bio-bibliographie de Louis d'Ailleboust, publiée dans cette revue (numéro de juin 1961); ils y sont nombreux et utiles.

(à suivre)

MARIE-CLAIRE DAVELUY